Arnaques, braquages
et autres entourloupes célèbres…

Le monde a connu des braquages incroyables et des arnaques improbables. Mais ne vous fiez pas à ce qu'on vous raconte uniquement dans les séries ou les romans. Des casses, des manigances, des magouilles se sont réellement déroulés dans la vraie vie et ont été faits de manière très professionnelle. Certaines impostures présentées ici en détail vous laisseront sans voix qu'elles soient l'œuvre de faussaire, d'écrivains, de musiciens, de hackers du net voire de scientifiques !

> Découvrez avec cet ebook plus de 50 cas d'escroqueries insolites !

> QUELQUES ARNAQUES POUR COMMENCER …

1 - LES PEINTRES FAUSSAIRES

Leur nom figure en toutes lettres sur la sonnette de cet immeuble ancien du centre de Montpellier. Depuis une fenêtre du premier étage qui donne sur la ruelle, le visage d'Helene Beltracchi fait une apparition ; à peine le temps d'apercevoir ses longs cheveux blonds et elle lance : "On vient vous chercher."

Le lourd portail de l'immeuble s'ouvre, nous reconnaissons Wolfgang Beltracchi. Visage souriant, tenue décontractée (pantalon de toile bleu, polo rose), cheveux gris tombant sur les épaules : il a vraiment une tête de hippie. Un peu âgé (64 ans), mais hippie quand même.

Dans le bel appartement-atelier que le couple occupe désormais, il tient à nous montrer tout de suite "le vaisseau". Une imposante bibliothèque réunissant des catalogues d'exposition, des biographies, des livres d'art. Ce trésor, constitué au fil du temps, lui a permis de mettre au point l'une des plus extraordinaires escroqueries qu'ait connue le monde de l'art.

Pendant plus de trente ans, le faussaire a écoulé des tableaux signés Derain, Van Dongen, Campendonk, Max Ernst, qui se sont vendus pour plusieurs millions d'euros. Durant des années, le couple a mené la belle vie, écumant les palaces et les destinations paradisiaques, en Thaïlande ou aux Caraïbes. Le rêve s'achève le 27 août 2010 : à l'époque, ils vivent entre le sud de la France (où ils possèdent un magnifique domaine, non loin de Montpellier) et l'Allemagne (à Fribourg, où ils sont propriétaires d'une superbe maison).

Les Beltracchi savent que les enquêteurs allemands sont sur leurs traces depuis plusieurs mois. Un délai qu'ils ont mis à profit pour faire disparaître tout ce qui pourrait les compromettre. Apprenant que leur demeure de Fribourg a été perquisitionnée, ils décident alors de quitter la France pour se présenter aux flics allemands. Ils sont aussitôt incarcérés.

Les faux de Wolfgang Beltracchi lors d'une saisie en 2011 : "Nu au chapeau" (Van Dongen), "la "Horde" (Max Ernst) et "Nu couché au chat" (Max Pechstein)

Un grand déballage qui tourne court

Leur procès s'ouvre à l'automne 2011. Plus de cent cinquante témoins, experts, marchands, historiens de l'art, commissaires-priseurs, doivent défiler à la barre. Le grand déballage va pouvoir commencer. Et avec lui celui d'un marché de l'art et de ses transactions opaques, entre dessous-de-table, commissions et paradis fiscaux. Au neuvième jour d'audience, la démonstration tourne court. Contre toute attente, le tribunal de Cologne condamne Wolfgang Beltracchi à six ans de prison, et Helene à quatre ans.

Pourquoi le procès a-t-il été écourté ? Aujourd'hui encore, Wolfgang Beltracchi conteste avoir passé un marché avec le juge :

Helene était gravement malade. Je me suis dit que si elle restait derrière les barreaux, elle ne pourrait pas survivre. Donc j'ai dit au juge, OK, j'ai signé des faux tableaux, je fais ça depuis les années 1970. Alors si je le reconnais, vous nous condamnez, c'est OK mais on veut bénéficier d'un régime de semi-liberté. Moi, je n'avais pas envie de rester en prison, c'est dur."

Helene ajoute : "Vous vous retrouvez avec des meurtriers, des toxicos, c'est horrible, on ne peut pas leur parler." Wolfgang nous montre des dessins de types à la boule rasée, les bras et le torse couverts de tatouages : "J'étais avec eux, c'était des Hells Angels." Question : "Avec vos cheveux longs, ils devaient vous regarder d'un drôle d'air ?" Wolfgang se marre : "Ah, je les ai dessinés, ça leur a plu et après ils ne m'ont plus embêté."

Comme convenu, ils ont bénéficié du régime de semi-liberté ("on travaillait le jour dans un studio de photo, le soir on rentrait à la prison"), puis d'une remise de peine. Wolfgang Beltracchi a retrouvé la liberté en ce début d'année 2015. Tout était fini ? Pas vraiment puisque ces Bonnie and Clyde du marché de l'art doivent rembourser les acheteurs qu'ils ont dupés : soit près de 30 millions d'euros à débourser. "On aura fini de tout régler à la fin de l'année prochaine", affirme Helene. Son époux corrige : "Oui, enfin, peut-être dans deux ans."

Ont-ils des regrets ? Helene reprend la parole : "On est en démocratie, il y a des règles. Si on commet une faute, il est normal d'être puni." Wolfgang acquiesce :

Oui, c'est OK. Mais je tiens à dire quand même que je n'ai pas fait de copies. J'ai créé des œuvres en m'inspirant du style des artistes. J'ai beaucoup travaillé, j'ai fait des tas de recherches dans les livres d'art et les catalogues."

C'était là toute l'astuce du faussaire : repérant des œuvres réputées disparues, il les faisait revivre à sa façon. Son principal gisement fut les catalogues de la galerie d'un juif allemand, Alfred Flechtheim. Ayant fui Berlin dès 1933, ce grand amateur d'art mourut à Londres en 1937. Les Beltracchi imaginent alors un scénario, assurant aux marchands et galeristes que les tableaux qu'ils leur vendaient avaient été acquis par le grand-père d'Helene.

Sur cette photo, saisie par la police berlinoise, Helene Beltracchi joue le rôle de sa propre grand-mère posant devant des tableaux réputés disparus. A gauche, un supposé Ferdinand Léger, à droite un Max Ernst… un cliché mis en scène par le couple pour arguer de l'authenticité des peintures falsifiées. (DAPD/HO/AP/SIPA)

Les plus grands experts ont été dupés à ce jeu. De faux tableaux de Max Ernst, de Raoul Dufy, d'André Derain, d'Othon Friesz sont authentifiés par ces fameux spécialistes. Mais une toile signée Heinrich Campendonk, peintre expressionniste allemand, finit par provoquer la chute de la maison Beltracchi. Après plusieurs rapports d'expertise contradictoires, les examens menés par un laboratoire britannique révèlent la présence sur la toile de blanc de titane, un pigment qui ne serait apparu qu'aux environs des années 1950. La toile est datée de 1914, les

conclusions du labo sont sans appel : ce tableau est un faux. Aujourd'hui encore, Helene conteste les conclusions de ce rapport :

L'Anglais qui a fait cela, est un type qui se croit tout permis, il veut toujours faire la leçon à tout le monde. Il n'y a même pas 2% de blanc de titane sur la toile !"

En face d'elle, son époux marmonne que c'est quand même 2%.

Etonnant couple ! Wolfgang parle d'une voix douce et adresse de fréquents regards à sa femme ; parfois, il jette un œil sur les notes manuscrites qu'il a rédigées en prévision de notre visite. Helene se montre plus péremptoire, sa voix plus forte recouvrant de temps à autre celle de son mari. Complices devant la justice, ils le sont aussi dans leur nouvelle vie. Leur procès les a rendus stars. Dans la presse allemande, Wolfgang le facétieux a été surnommé "Till l'Espiègle", quotidiens et magazines publiant à la une les photos du couple qui s'enlaçait tendrement avant de prendre place sur le banc des accusés.

La sortie de leur autobiographie, "Faussaires de génie", les a placés à nouveau sous les projecteurs. Sur les plateaux télé, ils offrent l'image d'un couple uni et relax. Ils n'ont plus rien à cacher. Enfin presque. Helene raconte : "Avant de commencer à rédiger ce livre, on s'est disputé assez sérieusement ('oh oui', complète son mari), Wolfgang voulait écrire un roman, je n'étais pas d'accord." La ligne d'Helene a fini par l'emporter mais, sur le conseil de leur avocat, il a fallu faire des coupes. Pourquoi ? Helene affirme :

Des collectionneurs possèdent encore des tableaux de Wolfgang, ils ne veulent pas les déclarer comme des faux. Il y en a même qui en ont revendu à d'autres amateurs et, chaque fois, les prix montent."

La remarque amuse Wolfgang. Quand on lui demande si sa principale motivation n'a pas été de faire du fric, il rétorque, dans un franglais imparfait :

Au premier rang, le marché de l'art, c'est du business, au dernier rang, c'est encore du business. Alors, l'argent, oui, j'en ai gagné mais ce qui m'intéressait surtout, c'était de me glisser dans la peau des peintres. J'ai fait les tableaux qu'ils rêvaient peut-être de faire. Je les ai peints avec le plus grand soin."

Aujourd'hui, comme en témoignent les tubes de peinture et les châssis que l'on voit dans l'une des pièces de l'appartement transformée en atelier, Wolfgang a pris un nouveau départ. Pour une chaîne de télé suisse (SAT 3), il réalise devant les caméras des portraits de personnalités "à la manière de" : la princesse Gloria von Thurn und Taxis ("elle est vraiment sympa", dit Helene) et l'acteur Christoph Waltz ("tu sais, celui qui joue dans ‘‘Django Unchained", le film de Tarantino, il est OK") se sont prêtés au jeu. Nous avons pu voir l'émission où Harald Schmidt (comédien et animateur de télé) prend la pose, le temps que Wolfgang Beltracchi peigne son portrait à la façon d'Otto Dix.

Wolfgang et Helene Beltracchi chez eux, à Montpellier

Wolfgang est très fier de cette série, toujours en cours de diffusion. Mais il est encore plus fier de ses nouveaux tableaux. Ses propres tableaux, enfin. Car Wolfgang s'est jeté à l'eau ! Et, à l'en croire, sa cote ne cesse de progresser. Il a exposé à Bâle, Berne, Berlin. Dans cette

dernière ville, en juin dernier, les trente tableaux accrochés sur les cimaises de la galerie ArtRoom9 se sont arrachés comme des petits pains, pour des prix compris entre 10.000 et 100.000 euros. "On a fait 'sold out' ! Et maintenant je reçois plein de mails de galeries qui me proposent d'exposer", jubile l'artiste.

2. La véritable histoire du film « BIG EYE »

Le film de Tim Burton relate l'histoire vraie de Margaret Keane, artiste peintre dont le mari prétendait être l'auteur de ses oeuvres kitsch. Retour sur une incroyable supercherie dans l'Amérique des sixties.

Le film s'appelle *Big Eyes* et, de fait, raconte une histoire à écarquiller les yeux. Celle d'une artiste peintre qui de 1957 à 1965 se fit placardiser par un mari fanfaron revendiquant son œuvre. Une œuvre - des enfants tristes aux yeux disproportionnés - dont le faramineux succès public n'avait d'égal que le mépris qu'elle inspirait à la critique distinguée ; le premier attisant largement le second.

L'histoire de cette double peine, c'est celle de Margaret Keane. Tout commence à San Francisco en 1955 quand elle rencontre l'homme qui va changer sa vie. Pour le meilleur et pour le pire. Sa fille de 5 ans et son carton à dessin sous le bras, Margaret Ulbrich, 26 ans, vient de fuir un mari physicien qui l'étouffe. Fraichement divorcé, Walter, lui, a douze ans de plus et s'affiche agent immobilier prospère.

Fragilisée par sa cavale alors que les épouses américaines ne sont pas encore sensées sortir du tableau idyllique de Norman Rockwell, Margaret craque pour ce joli cœur invétéré. Qui se présente lui-même comme peintre à ses heures mais - comme l'héroïne de Tim Burton l'apprendra plus tard - ne fait qu'écouler les scènes parisiennes dont il a acheté un stock lors d'un séjour en France après-guerre !

Le mérite de Walter est de croire au potentiel des enfants tristes que décline inlassablement Margaret. Cette femme modeste lui demeure reconnaissante de s'être battu pour les imposer à une époque où les galeries ne jurent que par l'art non figuratif de Rothko, Pollock and co. Et où les femmes peintres ne sont absolument pas considérées.

Plus que la vanité, c'est cet obstacle et le fait qu'il veille en personne les tableaux sur les cimaises de fortune où il parvient à les accrocher (principalement le couloir des toilettes d'un fameux café-théâtre) qui conduisent Walter à sauter à pieds joints dans le mensonge. Les noceurs ont beau être surpris que ce gaillard viril soit l'auteur de telles peintures sentimentalistes, son bagou et son charme font la blague.

La complaisance d'un journaliste local qui lui sert de rabatteur auprès des people hollywoodiens (Joan Crawford, Natalie Wood, Jerry Lewis, Kim Novak…) aide à la naissance du buzz. Les mômes tristes de Margaret s'arrachent : l'argent coule à flots et le couple – marié depuis 1955 – déménage dans une luxueuse villa.

Cette division du travail satisfait la timide artiste jusqu'au jour de 1957 où elle découvre en direct que son rusé mari prétend être l'auteur de "ses" enfants. Aux clients, il sert la salade d'une inspiration née dans une Europe en ruine dont les orphelins l'ont traumatisé…

Le choc est terrible : pourquoi alors être restée, prisonnière de l'atelier aux rideaux tirés où Walter la séquestre tandis qu'il crâne en public ou festoie autour de la piscine avec le gratin californien dans le plus pur style *Boogie nights* ?

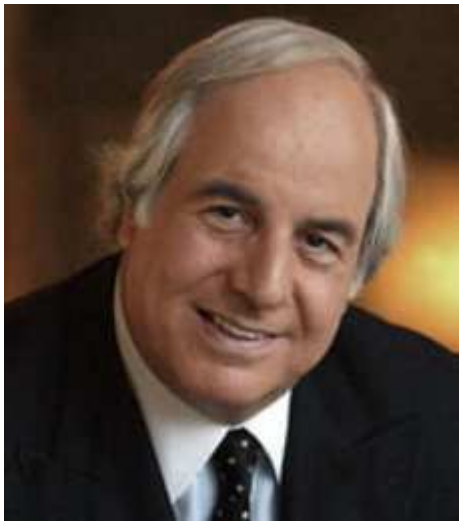
QUELQUES IMPOSTEURS BIEN CONNUS…

1. Christophe Rocancourt, l'imposteur made in France

C'est sans doute l'imposteur le plus connu en France. Christophe Rocancourt est né en 1967 en Normandie. Après avoir commis diverses arnaques à Paris, il s'envole en 1991 pour Los Angeles. Là, il se fait passer pour un ancien pilote de Formule 1, le fils du réalisateur Dino de Laurentiis ou un héritier de la famille Rockfeller. Il propose des schémas financiers fantaisistes à des acteurs de Serie B, extorque 250 000 dollars à Michel Polnareff et escroque des dealers de drogue de la côte est. A son retour en France, il publie plusieurs livres, mais il est aussi condamné pour abus de faiblesse à l'encontre de la réalisatrice Catherine Breillat, qui voulait adapter son histoire au cinéma. Il a passé 12 ans de sa vie en prison, est sorti en 2014. S'il affirme alors s'être retiré des escroqueries, Rocancourt a depuis été soupçonné d'avoir participé à un réseau de trafic d'influence et mis en examen pour une affaire de vol de cocaïne à la PJ en février 2015. Il a aussi publié "Scandales au 36" fin 2015 et "L'escroquerie : le 8e art" au printemps 2016. Une écriture à travers laquelle il se plaint notamment d'une "manipulation de la justice".

En 2017, un documentaire intitulé « IMPOSTURES » a été diffusé sur la télévision française.

2. Franc Abagnale, le vrai héros du film « Arrête-moi si tu peux ! »



Le film de Steven Spielberg "Catch me if you can" ("Arrête-moi si tu peux"), sorti en 2002, était inspiré du destin réel de Frank Abagnale Jr (né en 1948 près de New York). A 15 ans, le jeune homme multiplie les chèques en bois. Puis il se constitue tour à tour huit identités différentes: il se fait passer pour un pilote de la Pan-Am au repos pour faire le tour du monde à bord des avions de la compagnie, un agent de sécurité pour voler des chèques, un pédiatre hospitalier pour se faire de l'argent en Géorgie (il quitte le job par peur de tuer quelqu'un) ou encore un avocat tout juste sorti d'Harvard. Capturé en 1969, alors qu'il traverse l'Atlantique dans un vol Air France, il fut libéré en cinq ans plus tard après avoir promis d'aider gratuitement les autorités américaines à démasquer d'autres imposteurs. Abagnale donne aujourd'hui des cours aux agents du FBI et dirige un cabinet de conseil spécialisée dans la protection contre la fraude.

3. Ali Dia, le faux footballeur

En novembre 1996, Graeme Sounness, l'entraineur de Southampton (D1 anglaise) reçoit un coup de téléphone. Au bout du fil, l'attaquant libérien George Weah, l'un des meilleurs footballeurs de l'époque. Il lui recommande de donner sa chance à un certain Ali Dia, son cousin, avec qui il a joué au Paris Saint-Germain. Intrigué, Sounness fait venir le joueur pour un test. Peu convaincant à l'entrainement, Dia passe le match Southampton-Leeds sur le banc des remplaçants jusqu'à la blessure d'un équipier. Dia entre en jeu... et fait à peu près n'importe quoi sur le terrain. Un joueur le comparera à "Bambi glissant sur de la glace". Le Sénégalais disparait après le match sans payer sa chambre d'hôtel. On s'aperçoit que Dia avait passé des essais infructueux avec de tout petits clubs amateurs et décidé de tenter le tout pour le tout. Quant à l'homme au bout du fil, c'était probablement le meilleur ami du joueur...

4. Binjamin Wilkomirski : un faux survivant de l'Holocauste

Cinquante ans après la fin de la Seconde guerre mondiale, un nouveau témoignage de l'horreur nazie apparait dans les librairies suisses. **Dans l'ouvrage "Fragments", le clarinettiste Binjamin Wilkomirski raconte son enfance :** sa naissance dans une famille juive en Lettonie, sa fuite en Pologne, les bébés qui se rongent les mains de faim, les atrocités d'Auschwitz, son adoption par un couple bourgeois de Zürich. **L'ouvrage est salué par la critique pour son sens du détail, sa description de la barbarie et traduit en neuf langues.** Mais trois ans plus tard, une journaliste parvient à démontrer que **Binjamin Wilkomirski s'appelle en réalité Bruno Grosjean**. Son histoire est tragique (il a été "acheté" par une famille rurale comme cela se pratiquait en Suisse) mais n'a rien à voir avec la Shoah. L'ouvrage est retiré de la vente en 1999.

5. Philippe Berre, le faux fonctionnaire français

Le 2 mars 2010, un gaillard quinquagénaire et barbu débarque en 4x4 à Charron. Ce village de Charente-Maritime vient d'être ravagé par la tempête Xynthia. Pierre Lebert se présente au maire de la commune comme un fonctionnaire du ministère de l'agriculture et de la pêche. L'homme organise les secours, ordonne des réquisitions, fait transporter des bungalows pour les sinistrés ou des citernes de carburant pour les sauveteurs. Son efficacité est remarquée. Les habitants du coin se posent cependant des questions lorsqu'il décide de saisir des chambres froides... Cinq jours plus tard, il est arrêté. Le vrai nom de Pierre Lebert est Philippe Berre, un étrange mythomane qui voulait selon ses dires "aider les gens". En 1997, il s'était déjà fait passer pour un ingénieur sur le chantier de l'autoroute A28, près du Mans : il avait embauché une trentaine de salariés, commandé des engins...

Un film français a été tiré de son histoire.

QUELQUES BRAQUAGES CELEBRES !

1. Le braquage d'un train : 2.6 millions de dollars.

Direction l'Angleterre où un braquage s'est effectué... Dans un train ! En 1963, un train de poste a été victime du plan machiavélique de 17 gangs qui se sont armés uniquement d'une barre en métal. C'est un des plus gros vols de l'Histoire de la Grande Bretagne et pourtant il a été effectué sans arme. Drôle de paradoxe ! La plupart des malfaiteurs ont été arrêtés et emprisonnés mais Ronnie Biggs et Charles Wilson avaient réussi à s'échapper. Les anglais ont plus d'un tour dans leurs sacs ! 2,6 millions de livres sterling ont été dérobés à l'époque.

2. Ferdinand Marcos : plus de 5 milliards de dollars.

Ferdinand Marcos était président des Philippines, avide de pouvoir, et n'a pas hésité à détourner l'argent du gouvernement. Il admit avoir récupéré entre 5 milliards et 10 milliards de dollars grâce à des prêts gouvernementaux. En bref, un gros détournement de fonds d'argent ! Sans compter le fait qu'il ait également détourné l'argent d'entreprises privées à son avantage. Tout le pactole a été investi à l'étranger sur des comptes hors du pays. Marcos a ainsi investi dans l'immobilier aux Etats-Unis. Après cela, des protestations en masse l'ont fait se retirer de la présidence et il mourut en exil à Hawaï en 1989. Quant à l'argent volé, 4 milliards de dollars ont été récupérés par les autorités ! C'est le braquage présidentiel le plus incroyable, non ?

3. Saddam Hussein : 90 millions d'euros.

Le dictateur s'est emparé d'argent de façon simple : il l'a réclamé. Il a envoyé une lettre à la banque du gouvernement en demandant 90 millions d'euros... Bien évidemment, ça a été dur de lui dire non.

4. Le Gardner Museum de Boston : 13 oeuvres d'art.

Le 18 mars 1990, alors que la ville de Boston se préoccupait de fêter la Saint Patrick, des voleurs se sont déguisés en policiers pour entrer sans problème dans le Gardner Museum. Treize œuvres ont été ainsi volées ! Les œuvres d'art n'ont toujours pas été retrouvées mais l'enquête est encore en cours... Le musée Gardner est prêt à offrir 5 millions de dollars pour quiconque fournissant des informations.

5. Knightsbridge Security Deposit : 60 millions de livres sterling.

Connu pour être un célèbre criminel en Italie, Valerio Viccei, est parti de son pays pour rejoindre l'Angleterre et continuer ses affaires de braquages avec un de ses complices. Leur cible, c'était le Knightsbridge où de gros patrons étaient clients et y confiaient leur argent. Il avait prévu de s'y faire client pour y louer un coffre-fort. Ainsi, il eut accès facilement à tout ce pactole ! Après avoir dérobé 60 millions de livres sterling, le geste qui suivit n'a pas été des plus malins. Il était en fuite vers l'Amérique latine quand il a voulu faire demi tour pour récupérer sa Ferrari. Mais manque de bol, il a été arrêté à ce moment là.

6. Carlton Hotel Robbery : 30 millions de livres sterling en bijoux.

Le livre des records affirme que le plus gros vol de bijoux s'est fait en 1994 dans l'Hôtel Carlton à Cannes, le plus grand hôtel de la ville. Trois voleurs ont fait irruption dans les lieux et après des tirs à la mitrailleuse ils sont entrés dans la bijouterie Carlton. Ainsi, 30 millions de livres sterling en bijoux y ont été volés. Un des plus gros casses dans l'Hexagone ! Le plus insolite c'est qu'après ce braquage, on s'est rendu compte que les criminels avaient en fait tiré à blanc.

7. Diamonds Center d'Anvers : 100 millions de dollars de diamant.

En février 2003, Leonardo Notarbartolo et des complices décident d'effectuer leur hold up planifié depuis trois ans. Ils ont ainsi volé 100 millions de dollars de diamants malgré les mesures de sécurité de haut niveau du Diamonds Center. Aujourd'hui encore, l'entreprise se demande comment Notarbartolo et son équipe sont parvenus à réussir un tel braquage.

8. L'aéroport d'Heathrow et les lingots d'or.

Le 26 novembre 1983, six voleurs s'introduisent dans l'entrepôt de l'aéroport d'Heatrow à Londres. En arrivant ils pensent dérober 3 millions de Livres Sterling, mais à leur grande surprise ils se retrouvent face à des tonnes d'or en lingots d'une valeur de 26 millions ! Grâce au beau-frère d'un des membres du groupe qui se trouvait être agent de sécurité de l'établissement, ils ont pu assez facilement s'infiltrer dans les lieux. A l'aide d'une clé, ils sont entrés dans la pièce principale en ayant toutes les informations concernant les mesures de sécurité de l'entrepôt. Sur les 10 tonnes volées, 3 n'ont jamais été retrouvées. On dit même qu'aujourd'hui encore, certaines personnes les détiendraient sans le savoir.

9. Le braquage de Dunbar : 18.9 millions de dollars.

En 1997, aux États-Unis, se déroule un des plus grands braquages de l'Histoire du pays. Comment s'est-il déroulé ? En interne grâce à Allen Pace qui travaillait en tant qu'agent de sécurité pour la société Dunbar qui fait de la gestion de fourgons blindés. Une astuce audacieuse et intelligente puisque c'est en travaillant pour la société même qu'un braquage devient plus facile, non ? Allen Pace a ainsi mis cinq de ses amis dans le coup et ils ont réussi à voler 18,9 millions de dollars dans les fameux fourgons blindés d'argent. Ils ont été pris en flagrant délit quand un membre du gang a voulu utiliser l'argent alors qu'il était encore dans son emballage d'origine... Bref, un faux pas et tout le plan a capoté.

Mais aussi des impostures scientifiques...

Hé oui ! L'Histoire des Sciences n'est pas seulement marquée par la sainte quête de la vérité. En effet, le monde scientifique a aussi été le théâtre d'impostures plus ou moins importantes. Pourquoi certains scientifiques deviennent-ils des falsificateurs voire de véritables imposteurs ?

« L'imagination est plus importante que le savoir » disait Einstein. Pauvre Albert ! Il doit se morfondre en voyant ce que sont devenus les chercheurs d'aujourd'hui. Un souci majeur du chef d'équipe actuel est de trouver de l'argent. Les formulaires de demandes de subvention comportent désormais une partie « résultats attendus » dans laquelle il doit décrire en termes précis les résultats qui seront obtenus dans trois ou cinq ans. Monsieur Einstein, pouvez-vous nous délivrer une théorie de la relativité pour dans trois ans ? Monsieur Fleming, découvrez les antibiotiques avant la fin de votre subvention, sinon il faudra rembourser. Cette course à la publication et aux résultats entraine parfois des dérives, les chercheurs n'étant pas tous de dignes descendants d'Archimède ou du professeur Tournesol, obsédés par la quête de la vérité scientifique. Depuis que le savoir existe, des charlatans, des arrivistes mais aussi des illuminés exploitent nos préjugés, nos croyances pour présenter comme scientifiquement prouvés des faits qui ne le sont pas.

1. L'homme de PiltDown

Ce canular reste l'un des plus célèbres au monde, tant il a égaré des millions de personnes pendant 40 ans à partir d'un faux grossier. Le coupable court toujours, et chacun a son idée… 18 décembre 1912 : Charles Dawson, avocat et géologue amateur accompagné d'Arthur Smith Woodward, le célèbre paléontologue président de la Société géologique de Londres, annoncent au monde entier leur découverte fracassante : le crâne du plus vieil homme du monde, le chaînon manquant entre le singe et l'homme. Une formidable revanche pour les Anglais, alors que les hommes de Neandertal et de Cro-Magnon étaient français. Le fossile, retrouvé dans une petite carrière au bord d'une route, se compose d'un crâne et d'une mâchoire dont il reste deux dents. Ces deux molaires présentent une usure plate, caractéristique de l'être humain. A l'époque, les fossiles sont datés en fonction de l'âge géologique du terrain où ils sont trouvés.

Or Dawson a déjà récolté à cet endroit d'autres fossiles datant de la fin de l'ère glaciaire : une dent d'hippopotame, une dent d'éléphant… L'homme de Piltdown aurait donc 500 000 ans de plus que l'homme de Néanderthal.

Malgré quelques sceptiques, l'autorité et la renommée de Woodward emporte l'adhésion de la plupart des paléontologues. Dawson meurt en 1916, et plusieurs années passent. Mais au fil du temps, plusieurs autres ossements humains sont découverts, et un « arbre

généalogique » de l'homme se constitue. L'homme de Piltdown, lui, ne colle pas avec cette chronologie, et son origine devient de plus en plus difficile à expliquer.

Perplexes, les savants continuent d'étudier les moulages du crâne généreusement fournis par le British Museum dans lequel il est exposé. Il faudra attendre 1949, un an après le mort de Woodward, pour découvrir l'énorme supercherie. Le docteur Kenneth Oakley, membre du British Museum, soumet les ossements de Piltdown à une datation au fluor (la quantité de fluor augmente avec l'âge, car les fossiles s'imprègnent du fluor contenu dans les roches où elles gisent).

Verdict : le crâne ne peut pas provenir du gisement où il a été trouvé. En y regardant de plus près, Oakley se rend compte que les os ont été teintés au bichromate de potassium. Et ce n'est pas tout : les dents ont été artificiellement limées pour faire croire à une usure humaine, et la machoire appartient à un Orang-outang ! Quant à la boîte crânienne, elle vient tout bêtement d'un homme moderne. Même les fossiles de mammifères trouvés dans le même gisement sont des faux, ils ont été rapportés de Malte et de Tunisie.

Le 21 novembre 1953, Le Museum d'histoire naturelle de Grande Bretagne doit avouer dans son bulletin que l'homme de Piltdown est une imposture. Une datation au carbone 14 en 1959 enfonce le clou, en datant le crâne de l'époque du Moyen-âge et la mâchoire de 500 ans au plus.

Qui est l'auteur de ce canular ? Le plus vraisemblable, c'est que Dawson lui-même ai truqué le fossile. Mais pourquoi aurait-il monté cette imposture ? De plus, ce n'est pas lui qui a pu se fournir les dents d'hippopotame et d'éléphant. Woodward semble aussi être hors de cause, son rôle se bornant à accréditer les trouvailles de Dawson.

De nombreux auteurs ont donc avancé chacun leur coupable : Grafton Elliot Smith, un anatomiste australien associé aux recherches, William Ruskin Butterfield, le conservateur du musée de Hastings qui aurait voulu se venger de Dawson, Samuel Allison Woodhead, un ami de ce dernier… Mais la piste la plus sérieuse semble être Teilhard de Chardin, un jeune jésuite à l'époque. Ce dernier aurait voulu faire une blague à son ami Charles Dawson, et voyant l'ampleur de l'affaire, n'aurait pas osé faire machine arrière.

2. La mémoire de l'eau

Le 30 juin 1988, la revue scientifique Nature sort un scoop : l'eau serait capable de conserver la mémoire des molécules d'une substance qu'on y a diluée, sans que la molécule soit elle-même présente dans l'eau. Si l'information ne venait pas d'un chercheur brillant, personne ne l'aurait prise au sérieux. Mais voilà : Jacques Benveniste, auteur de l'article, n'a rien d'un plaisantin. Médecin et biologiste, directeur d'une unité de recherche à l'Inserm, il est entre autres le découvreur d'un des principaux médiateurs de l'inflammation, le PAF-acéther. Pour les partisans de l'homéopathie, cette découverte est inespérée : si l'eau diluée à l'extrême peut avoir un effet, cela justifierait le mécanisme d'action des médicaments homéopathiques.

Comment a procédé Benveniste pour son expérience ? Quelques explications préliminaires : les globules blancs (basophiles) renferment des granules contenant de l'histamine et possèdent sur leur surface des anticorps du type immunoglobuline E (IgE). Lorsque ces globules blancs sont exposés à des anticorps anti-IgE, ils perdent leurs granules : on dit qu'ils « dégranulent ». Pour vérifier si les anticorps ont réagi, on utilise un colorant : si le liquide reste incolore, c'est que la dégranulation a eu lieu, sinon les basophiles se colorent en rouge.

Benveniste et ses collaborateurs soumettent donc des basophiles à diverses dilutions d'anticorps anti-IgE dont certaines dans lesquelles il n'existe plus aucune molécule du produit d'origine (l'anti-IgE). Et qu'observent-ils ? Un fort pourcentage de basophiles ont dégranulé même en présence de l'eau « pure ».

Pour les scientifiques de Nature, cette découverte semble tellement incroyable qu'ils décident de procéder à un test de vérification « en aveugle » : une équipe comprenant un magicien professionnel (!), un expert des fraudes scientifiques, et le directeur lui-même, John Maddox, est chargée de procéder à ce test.

Des tubes avec diverses dilutions sont numérotés de manière aléatoire et mis dans une enveloppe adhésive fermée. Les résultats ne sont pas probants, mais le rapport indique qu'aucune tricherie n'a été décelée. Alfred Spira, un autre éminent spécialiste de l'Inserm apporte d'ailleurs son soutien à Benveniste : pour lui, cette découverte est « la plus importante depuis celle de Newton », et il lance un appel international pour réaliser des recherches supplémentaires.

Pourtant, d'autres séries d'expériences n'arrivent pas à reproduire les résultats obtenus par Benveniste. Car les basophiles ont tendance à dégranuler un peu n'importe comment dans des conditions in vitro. De plus, certains basophiles ne sont pas visibles au microscope. Enfin, les pics de dégranulation sont aléatoires. Bref : le test est difficilement interprétable. Et puis si l'eau avait une « mémoire », pourquoi l'aurait-elle seulement pour les basophiles ?

Au fil des mois, les soupçons de fraude s'accumulent. Lors d'une expérience en Israël, l'assistante de Benveniste introduit des anti-IgE et d'autres protéines dans des tubes sensés être trop dilués pour en contenir. D'autre part, les recherches de l'unité de Jacques Benveniste sont directement financées par le laboratoire Boiron, le leader mondial des médicaments homéopathiques. Ce sont eux encore qui ont payé la contre-enquête menée par Maddox. Bref, pas vraiment un gage d'indépendance.

Mis en cause par le conseil scientifique de l'Inserm, le docteur Benveniste sera pourtant maintenu dans ses fonctions jusqu'à la fermeture de son unité, en 1993. Quant à Nature, la revue se contentera de publier des études contradictoires à celles de Benveniste, sans en tirer de conclusion définitive.

Le livre est structuré sous la forme d'un manuel permettant de faire le tri dans ce que l'on nous dit être scientifique. Car comment le lecteur inexpert peut-il se faire un jugement personnel sur la mémoire de l'eau ou sur la fusion froide ? Dix leçons, avec des exercices en fin de chaque chapitre. Théoriquement, une fois le livre fermé, le lecteur qui a suivi les cas et tiré les leçons de ces exemples, devrait être « vacciné » contre le crédit qu'il fait spontanément à tout ce qui relève de l'autorité de la science. Analyse de Girolamo Ramunni, professeur à l'université de lyon II.

3. L'affaire Hwang

Hwang Woo-Suk : un des plus grands spécialistes au monde du clonage ; un « scientifique de très haute volée », « intelligent », selon ses confrères ; mais plus que ça : un héros national. Présenté partout comme le prochain lauréat du prix Nobel, Hwang bénéficiait d'un statut à part dans son pays : le gouvernement finançait ses recherches à hauteur de 500 000 euros par an, et la compagnie aérienne nationale lui donnait même gratuitement des billets à vie. Vétérinaire d'origine, Hwang est d'abord le père de Snoopy, le premier chien cloné (un lévrier afghan). Cette naissance constitue à elle-seule une prouesse : les mammifères sont très

difficiles à cloner. Mais ce sont deux articles publiés dans Science en 2004 et 2005 qui vont asseoir sa réputation de pape mondial du clonage : Hwang y présente onze lignées de cellules souches obtenus à partir d'embryons humains. Un espoir immense pour la recherche médicale, car ces cellules souches sont susceptibles d'être utilisées pour guérir des paralysies ou des maladies dégénératives.

Sa descente aux enfers va pourtant bientôt commencer. Premier acte : le 10 novembre 2005, Roh-II-Sung, un des cosignataires de l'article, reconnaît avoir payé les ovules de 18 donneuses. Ce n'était alors pas illégal (la loi coréenne a été modifiée depuis), mais éthiquement douteux. Deux semaines plus tard, Hwang reconnaissait pourtant les faits, et devait déposer sa démission.

Mais l'histoire ne s'arrête pas là. Début décembre, un courriel anonyme sur le forum du Centre d'information sur la recherche biologique de Corée du Sud fait remarquer que les résultats des tests ADN des cellules souches « collent » trop parfaitement aux cellules d'origine. Lors d'une conférence de presse, Hwang admet certaines « erreurs » sur les illustrations des 11 lignées de cellules souches. Dans la foulée, Roh-II-Sung affirme sur NBC, la télévision sud-coréenne, que le deuxième article a été truqué : il n'y a jamais eu 11 mais seulement 5 lignées de cellules souches. Hwang présente ses excuses, mais continue à clamer son innocence sur cette dernière affaire : il nie avoir été au courant de ces trucages.

L'affaire s'emballe : le magazine Science retire ses deux articles en accord avec les auteurs (le premier a été cosigné par 15 personnes et le second par 25), l'Etat retire immédiatement son soutien financier au laboratoire, et deux enquêtes sont lancées (une par la justice coréenne et une par l'université de Séoul) contre Hwang. Le Ministre de la Santé coréen démissionne, et l'opposition réclame le remboursement de tous les fonds publics alloués aux recherches de Hwang (40 millions de dollars au total).

Dans le pays, l'incompréhension et la honte dominent : les coréens ont le sentiment d'avoir été trahis. Quelques-uns continuent pourtant de lui faire confiance : un Comité de soutien pour sa réhabilitation a été créé.

Difficile de savoir ce qui s'est vraiment passé. Hwang a-t-il perdu la raison ? « Le clonage, c'est le triangle des Bermudes de la rationalité scientifique » explique Axel Kahn, un des plus grand généticiens français ; « il rend fou tous les gens qui y touchent ». A-t-il subi une trop forte pression des médias ? A-t-il été poussé par un besoin de reconnaissance ? Et d'ailleurs, a-t-il lui-même falsifié ses résultats ?

Gérald Schatten, un chercheur américain cosignataire du premier article, a pris ses distances et a monté son propre laboratoire dès le mois de novembre. Il a même déposé un brevet à son nom aux Etats-Unis. Or un des chercheurs impliqué dans la fraude se retrouve aujourd'hui… dans son laboratoire. Bref, l'affaire n'est pas terminée, mais ce qui est sûr, c'est qu'elle constitue un coup dur pour la recherche embryonnaire. En France en particulier, les scientifiques attendent toujours une loi autorisant le clonage thérapeutique.

4. Une polémique très actuelle : l'imposture climatique

Les scientifiques seraient-ils différents dans leurs comportements du reste de l'humanité ? Les chercheurs sont humains, trop humains… Pourquoi trichent-ils ?

Laurent Ségalat dans La science à bout de souffle évoque longuement la nécessité pour un chercheur à publier un article dans une revue scientifique même en falsifiant les résultats et compare la tricherie estudiantine à la tricherie scientifique.

Par fraude scientifique, on entend la publication de résultats ex nihilo. Ces cas extrêmes, bien que marquants (voir le livre La souris truquée de William Broad et Nicholas Wade) ont toujours existé et forment le petit musée des supercheries scientifiques. Trop gros pour rester longtemps ignorés, à l'image des fossiles de Gupta.

Le professeur Gupta, géologue indien réputé dans les années 1970, achetait des fossiles dans une boutique parisienne, et prétendait dans ses publications qu'ils provenaient de régions reculées de l'Himalaya.

Aucune étude scientifique n'a examiné méthodiquement la question de la fraude scientifique. Et pour cause, le matériel est difficile à obtenir. On peut cependant, par analogie, extrapoler à la science un certain nombre de conclusions tirées de la fraude scolaire, laquelle a été abondamment étudiée, particulièrement dans les « collèges » américains (établissement d'enseignement supérieur correspondant aux quatre premières années universitaires). Car tricher pour faire passer un article dans une bonne revue revient à tricher pour obtenir une bonne note.

Autre effet systématique qui ressort des études menées sur la tricherie estudiantine : non combattue, la fraude augmente avec le temps, et devient un comportement tellement normatif que les étudiants n'ont plus le sentiment de commettre un interdit.

Les scientifiques se plaignent régulièrement de la difficulté de faire « passer » leurs idées et les concepts scientifiques. Les crises récentes montrent cependant que certaines informations peuvent se diffuser relativement vite. Trop vite, même. On objectera aussi que ce ne sont pas forcément les bonnes informations qui circulent. Développer la culture scientifique, c'est aussi former des esprits critiques. Ce l'est d'autant plus que les circuits d'information et de « communication » scientifiques sont loin d'être à l'abri des contre-vérités. Beaucoup d'entre elles viennent des chercheurs eux-mêmes, tantôt sous la forme de subversions malicieuses destinées à tester la vigilance de leurs pairs ou la crédulité des médias et de la société, tantôt à travers de véritables impostures.

Martine Bungener, directrice de la délégation à l'intégrité de l'INSERM : « Le problème de la recherche, c'est souvent une course contre le temps. Si un chercheur loupe une première publication, il peut louper sa carrière, et ne pas avoir les fonds nécessaires pour poursuivre. Sans oublier certains scientifiques, prisonniers de leurs théories, qui dérapent sans en prendre conscience.

Autre problème : les grandes revues prestigieuses qui sont tenues par des groupes anglo-saxons influents.

Les scientifiques français, espagnols et italiens ont beaucoup plus de mal à se faire publier. »

La retouche des images publiées est devenue si courante que désormais les éditeurs de certaines revues scannent les images soumises avec des logiciels destinés à détecter les retouches. Mais dans cette course entre vilains et gendarmes, les vilains ont bien une longueur d'avance.

Un chercheur qui ne publie pas assez, ou pas assez bien au goût de ses bailleurs, est un chercheur condamné. Diminution des crédits signifie diminution de sa force de frappe, de ses publications. Dans le monde sans pitié de la recherche contemporaine où il faut toujours rester au premier plan le manque de résultats se paie cher. Bien sûr tous les chercheurs ne sont pas des tricheurs !

En 1996 en effet, le physicien Alain Sokal avait soigneusement élaboré un canular intitulé « Transgressing the Boundaries : Toward a Transformative Hermeutics of Quantum Gravity » (transgression des frontières : vers une herméneutique transformative de la gravité quantique »). L'article ne contenait aucun argument rationnel. Tout au contraire, il va enchainer les assertions sans fondement, les transitions logiques à couper le souffle et une vaste collection de propos absurdes tenus tant par les théoriciens du post-modernisme que par certains scientifiques. C'était bien sûr une pure fantaisie, mais au second degré on pouvait le trouver fort amusant (à condition de savoir qu'il s'agissait d'un pastiche). Sokal soumit l'article au prestigieux journal Social Text, et les publications acceptèrent sa publication dans la rubrique « Etudes scientifiques ».

5. L'affaire Sokal ou la querelle des impostures – Les frères Bogdanov

Considérée globalement, la prouesse des Bogdanov (outre l'obtention d'une thèse) avait été de faire publier cinq articles, dont trois étaient quasiment identiques, dans des revues à comités de lecture. Plusieurs journalistes s'emparèrent de l'affaire et de nombreux articles furent écrits sur les frères Bogdanov dans différents journaux. Des détails croustillants émergèrent sur leur façon d'obtenir une thèse.

Ils étaient cinquantenaires, avaient été responsables d'une émission de science-fiction dans les années 1980 en France et présentaient actuellement une émission composée de courts fragments destinés à apporter des réponses à des questions scientifiques. Moshe Flato, un spécialiste de physique mathématique de l'université de Dijon, avait accepté de les prendre en thèse au début des années 1990, mais était décédé brutalement en 1998. Après sa mort, ils soutinrent leur thèse, et l'un d'eux (Grichka) obtint un doctorat de mathématiques en 1999. Le second (Igor) échoua mais on lui dit qu'il pouvait se représenter à condition que trois de ses articles soient publiés par des journaux à comité de lecture, et il s'exécuta. Il finit par obtenir un doctorat de physique en 2002.

Alors que l'affaire Sokal se focalisait sur l'objectif prémédité de confondre les éditeurs de textes sociologiques, les articles aberrants de Bogdanov semblaient avoir été écrits de bonne foi, et publiés non dans un journal mais dans cinq. Ceci remet en cause le sérieux de toute la production récente des revues avec comités de lecture dans ce domaine de la physique puisque le processus d'évaluation, de toute évidence, a gravement failli.

Mais aussi des impostures littéraires !

Romans ou essais publiés sous pseudonymes, écrits attribués à un être imaginaire, c'est souvent le critique qui flaire le piège, en voici quelques exemples :

Omar Ba. En juillet 2009, Le Monde révèle dans une enquête que les récits d'Omar Ba dans *Soif d'Europe* puis *Je suis venu, j'ai vu, je n'y crois plus (Max Milo),* sont truffés d'invraisemblances, d'incohérences. Omar Ba raconte la trajectoire d'un clandestin qui a traversé au péril de sa vie les mers et les déserts pour rejoindre la France. Un "imposteur" dénoncé par la diaspora sénégalaise. L'Express avait cru à son histoire.

Le couple Radzicki-Rosenblat. C'est pour ce cas une imposture littéraire évitée grâce à la perspicacité d'un professeur de l'Université du Michigan. Roma Radzicki et Herman Rosenblat étaient prêts à publier leur trop belle histoire : celle d'une enfant de 9 ans qui aurait sauvé un adolescent de quinze ans en lui donnant du pain dans un camp près de Buchenwald, et qui s'étaient retrouvés et mariés des années plus tard à New York. Les doutes de l'universitaire suffirent à annuler la publication du récit, dont Oprah Winfrey avait cependant déjà fait la publicité à la télévision ....

Misha Defonseca. En 2008, Misha Defonseca avoue la supercherie de son autobiographie, *Vivre avec les loups*. Son histoire de petite fille juive traversant seule l'Europe à la recherche de ses parents, en pleine seconde guerre mondiale, est fausse. Elle présente ses excuses à ses lecteurs, et son éditeur est amené à faire de même.

James Frey. En 2003, Oprah Winfrey lance sur son plateau l'auteur d'une "autobiographie" racontant ses années de galère et sa rédemption. Vendu à 3,5 millions d'exemplaires dans le monde, ce livre est, en réalité, une pure fiction... N'arrivant pas à faire publier son roman, James Frey avait préféré "frauder" et

transformer son récit en autobiographie. A lire sur le blog (fermé) de Laurent Mauriac et Pascal Riché.

J.T. Leroy. En 1999, Jeremy Terminator Leroy devient la coqueluche du tout New-York et des écrivains gays, avec *Sarah.* Il renouvelle son succès avec *Le livre de Jérémie* (Denoël). En 2005, le New York Times enquête et pousse Laura Albert à révéler qu'elle est l'auteur des livres et du personnage de J.T. Leroy. Elle s'était fait passer pour la mère de J.T. Leroy. Interview de Laura Albert au magazine littéraire américain The Paris Review.

Jack-Alain Léger. En 1997, Jack-Alain Léger publie sous le nom de Paul Smaïl deux romans (*Vivre me tue*, Balland) présentés comme le récit autobiographique, "d'un jeune beur de trente ans, né de parents marocains, titulaire d'un DEA de littérature comparée". Le livre est plébiscité. En 2001, Smaïl publie aux Éditions Denoël un autre livre *Ali le magnifique*. Très vite, Jack-Alain Léger avoue qu'il souhaite qu'on lise une oeuvre pour elle-même, sans préjugés sur l'auteur et qu'il aime porter des masques : Melmoth, Dashiell Hedayat, Eve Saint-Roch, c'est lui. Voir Le cache-cache de Smaïl d'Olivier Le Naire dans L'Express.

Chimo. En 1996, les éditions Plon publient un roman "érotico-banlieusard" sur les expériences sexuelles d'une adolescente, attribué à un jeune beur. Le manuscrit de Chimo serait arrivé à la maison d'éditions par l'intermédiaire d'un avocat resté anonyme. *Lila dit ça* rencontre un certain succès. Le doute sur l'identité de l'écrivain est immédiat. Olivier Le Naire dans L'Express pense immédiatement à une supercherie et lance les noms de plusieurs écrivains confirmés, susceptibles d'avoir écrit ce récit.

Binjamin Wilkormirski. En 1995, Binjamin Wilkormirski publie *Fragments, une enfance 1939-1945,* qui raconte sa vie dans les camps. La presse encense le livre pendant quatre ans avant qu'un journaliste n'émette des doutes. L'auteur est en fait Bruno Doesseker Bruno, fils d'Yvonne Grosjean, associé avec une affabulatrice, Lauren Stratford, qui se faisait passer pour Laura Grabowski, soi-disante survivante des camps d'extermination. Voir L'imposture inconsciente par Olivier Le Naire.

Romain Gary-Emile Ajar. La plus célèbre des impostures littéraires peut-être ... De 1975 à 1980, Romain Gary inventa un écrivain imaginaire du nom d'Emile Ajar. Romain Gary, primé au Goncourt en 1956 obtient un second prix Goncourt en 1975, avec La vie devant soi, publié sous le nom d'Emile Ajar.

Elissa Rhaïs. Des années 20 à 1939, les romans d'Elissa Rhaïs conquièrent la critique parisienne (La fille d'Eleazar en 1921). L'auteur est une femme musulmane d'Algérie, arrivée à Paris avec ses trois enfants, et elle décrit dans un français parfait l'ambiance du Proche-Orient... En 1939, l'enquête menée avant de lui remettre la légion d'honneur met à jour la supercherie : Elissa Rhaïs est illettrée et presque analphabète. Elle n'a fait que signer les livres écrits par son prétendu fils Raoul Dahan, un cousin qu'elle tient sous sa coupe. Le monde littéraire tient le secret. Ce n'est qu'à la mort de Raoul Dahan et à la publication par son fils en 1982 de l'histoire complète que le scandale ressurgit.

Quelques exemples d'histoires ou de fraudes sur le net…

1 - The Sheld of Dulwich : un faux restaurant

Un journaliste anglais a réussi à piéger le célèbre site TripAdvisor. Oobah Butler a créé un faux restaurant et demandé à ses amis de publier des avis élogieux et de fausses recommandations. Résultat : six mois plus tard, son "Shed at Dulwich" passait en tête des établissements londoniens sans avoir jamais servi un seul plat. Récit d'une supercherie mitonnée façon vol-au-vent.

Voici "The Shed of Dulwich", le faux restaurant d'Oobah Butler qui va devenir numéro un des établissements de Londres sur TripAdvisor. | OOBAH BUTLER

« Une cuisine d'exception et un personnel charmant. Je recommande absolument ». Cette appréciation d'un restaurant sur TripAdvisor a-t-elle été écrite par un anonyme sincère ? Le frère du patron ? Voire un critique payé par le restaurateur lui-même afin de publier des avis sur le fameux site qui fait et défait la réputation des hôtels et des restaurants du monde entier ?

Ce boulot, payé 10 livres sterling la recommandation, Oobah Butler l'a exercé pendant un temps. Et puis, un jour, il a décidé de voir jusqu'où pouvait aller le déni de réalité. Autrement dit, le mensonge. La supercherie. Avec une idée aussi simple qu'effrayante : « Dans le climat actuel de désinformation, et en prenant en compte la volonté de la société de croire n'importe quoi, se demande Oobah Butler, créer un faux restaurant est-il possible ? »

Visiblement, la réponse est oui. Et on peut même, en six mois, devenir le restaurant classé numéro un de Londres sans jamais avoir servi un seul plat.

Comment ? Rien de très compliqué. Il faut d'abord déclarer son restaurant et son nom – ce sera « The Shed at Dulwich », traduisez : « La Cabane de Dulwich ». Et pour cause : le faux établissement sera situé dans l'arrière-cour de la maison du journaliste, où trône une petite cabane de jardin. Il faut ensuite acheter un nom de domaine sur Internet, ouvrir un site avec de faux menus, de faux plats – évidemment alléchants, recherchés – accompagnés de photos fabriquées de toutes pièces.

Alors Oobah Butler laisse libre cours à sa créativité. Propose des menus « en fonction de l'humeur du moment » : « Luxure », « Empathie », « Amour », « Contemplation »…

Prenons « Luxure » (au hasard) : « Rognons de lapin sur toast, safran et bisque d'huître, grenade soufflée ».

Quant aux photos, elles donnent envie. En tout cas quand on n'en connaît pas les coulisses de la fabrication : les faux plats sont réalisés avec de la mousse à raser, des tablettes javellisées pour toilettes et de la peinture.

Oobah Butler soumet son restaurant à l'approbation de TripAdvisor, qui l'accepte et le classe 18 149e restaurant de Londres. « The Shed at Dulwich » vient d'arriver sur le site, il est automatiquement placé en dernière position, rien que de très normal. Reste maintenant à faire prendre la mayonnaise. Et à grimper dans ce classement.

Grâce à ses nombreux amis, qui écrivent des avis dithyrambiques sur son établissement depuis des ordinateurs multiples, son faux restaurant grimpe dans les 10 000 premiers en quelques semaines. Pas mal. D'autant que personne n'a encore mis les pieds chez lui.

Car le lieu cultive une part de secret. Il n'a pas d'adresse précise, juste une localisation. Les réservations ne peuvent se faire qu'en ligne : Butler peut donc facilement annoncer qu'il n'y a pas de place. Tout est pris, tout le temps. Ce qui renforce encore l'attrait du lieu auprès des internautes. Ceci, associé au fait que les critiques élogieuses continuent de tomber, font grimper le restaurant à la 156e place.

Par mail, « The Shed at Dulwich » reçoit des demandes de collaboration avec des restaurateurs, des offres d'emploi, des propositions de relations presse - et une société de production australienne propose même de venir tourner des images promotionnelles.

Six mois après son lancement, le faux restaurant reçoit la consécration suprême : la première place au classement des restaurants londoniens. Non sans avoir finalement accueilli, en novembre et pour une seule soirée, 10 « vrais » clients. De leur avoir servi « gratuitement » des plats surgelés tout-prêts achetés au supermarché. Et de voir leurs « vrais » avis – pour la plupart favorables ! - publiés sur TripAdvisor.

« The Shed at Dulwich » étant en tout cas en tête des établissements de la capitale, TripAdvisor finit par envoyer un mail de demande d'informations. Oobah Butler dévoile alors la supercherie. TripAdvisor reconnaît que ce n'est pas la première fois qu'il est confronté à un canular, mais que c'est la première fois que cela prend de telles proportions. « Et comme il n'y a aucun intérêt à créer un faux restaurant, ce n'est pas un problème que nous rencontrons régulièrement »

2) LE SCAM NIGERIAN

Demandes de transfert d'argent

Les fraudes liées aux transferts d'argent sont en hausse. Soyez prudent lorsqu'on vous offre de l'argent pour transférer des fonds. Si vous envoyez de l'argent, vous risquez de ne jamais le revoir.

La fraude du **Nigéria** (également appelée fraude 419) est en hausse depuis le début des années 1990 au Canada. Même si la plupart des fraudes de ce type sont d'origine nigériane, plusieurs régions du monde (plus particulièrement d'autres régions d'Afrique de l'Ouest et des régions d'Asie) ont suivi cet exemple. On parle de plus en plus de « **fraude sur les paiements d'avance** ».

Dans un cas de fraude du Nigéria classique, vous recevez une lettre ou un courriel vous demandant votre aide pour transférer une forte somme à l'étranger. On vous offre une part de cette somme si vous acceptez de fournir vos données bancaires pour faciliter le transfert. On vous demande ensuite de payer toutes sortes de frais avant de recevoir votre « récompense ». Évidemment, vous ne toucherez jamais votre part et ne récupérerez jamais les frais payés.

Vous pouvez également recevoir un courriel d'un avocat ou d'un représentant d'une banque qui vous informe qu'un de vos parents éloignés est décédé et vous a **légué**

beaucoup d'argent. Le scénario des fraudeurs est parfois si convaincant que vous acceptez de produire vos documents personnels et détails bancaires afin de confirmer votre identité et réclamer votre héritage. Cet « héritage » est souvent fictif et vous risquez de perdre toutes les sommes versées au fraudeur, mais vous pourriez également être victime d'un vol d'identité.

Si votre entreprise ou vous-même vendez des produits ou des services en ligne ou dans les petites annonces, vous pourriez être visé par la fraude du **paiement excédentaire**. En réponse à votre annonce, vous recevez une offre généreuse d'un acheteur et vous l'acceptez. Ce dernier vous envoie ensuite un chèque ou un mandat, mais la somme est supérieure au prix convenu. L'acheteur vous expliquera qu'il s'agit d'une erreur ou inventera une excuse, par exemple que l'excédent visait à couvrir les frais d'expédition. Si on vous demande de rembourser la différence en effectuant un virement, méfiez-vous! Le fraudeur espère que vous transférerez les fonds avant de vous rendre compte que le chèque est un faux. Vous perdez ainsi la somme transférée et l'article expédié.

3) LA FRAUDE AUX SMS SURTAXES

Les fraudes par téléphone cellulaire sont difficiles à reconnaître. Méfiez-vous des personnes qui vous parlent comme si elles vous connaissaient et évitez de recomposer un numéro inconnu. La facture pourrait être salée.

Les fraudes de **sonnerie** consistent à vous attirer avec une offre de sonnerie gratuite ou à faible coût. Cependant, en acceptant l'offre, vous vous abonnez à un service qui continue de vous envoyer des sonneries et qui n'hésite pas à vous les facturer. Il y a de nombreuses entreprises légitimes qui vendent des sonneries, mais les fraudeurs vous cacheront les coûts véritables de leur offre.

Soit les fraudeurs omettent de vous dire que cette première offre cache un abonnement à un service de sonneries, soit ces détails sont noyés dans une mer de petits caractères. Aussi, les fraudeurs ne vous faciliteront pas la tâche pour mettre fin au service : vous devez prendre des mesures actives pour vous sortir de ce mauvais pas.

Dans les fraudes liées aux **appels manqués**, les fraudeurs composent votre numéro, mais ne vous laissent pas le temps de répondre à l'appel. Vous ne reconnaîtrez pas le numéro

apparaissant sur votre appareil. Si vous recomposez le numéro et qu'il s'agit d'une fraude, des frais s'appliqueront à votre insu.

Les fraudes par **texto** fonctionnent selon le même principe. Les fraudeurs vous envoient un texto à partir d'un numéro que vous ne reconnaissez pas. Cependant, le message semble provenir d'un ami, par exemple : « Salut! C'est Paul. Je suis revenu. Est-ce qu'on peut se voir ? » Si vous répondez par curiosité, des frais pourraient s'appliquer pour chaque texto (parfois jusqu'à 4 euros pour chaque message envoyé ou reçu).

Les fraudes de **concours** ou de **jeu-questionnaire par texto** se présentent sous la forme d'un texto ou d'une publicité vous invitant à participer à un concours pour gagner un prix. Vous n'avez qu'à répondre correctement à quelques questions. Les fraudeurs vous facturent alors des frais très élevés pour chaque message envoyé et reçu. Généralement, les premières questions sont très faciles. On vous encourage ainsi à continuer de jouer. Cependant, les dernières questions auxquelles vous devez répondre pour réclamer votre prix sont très difficiles, et il est même parfois impossible de trouver la bonne réponse.

4) LES FAUX AMOUREUX EN LIGNE (VIA LES SITES DE RENCONTRE)

Malgré le grand nombre de sites de rencontre légitimes au Canada, il existe de nombreuses fraudes relatives à ces services, dites « romantiques ». Elles vous poussent à baisser votre garde en faisant appel à votre compassion et à votre désir de rencontrer l'âme sœur.

Dans certaines de ces arnaques dites « **romantiques** », les fraudeurs créent un site Web où vous devez payer pour chaque courriel ou message reçu et envoyé. Ils maintiennent votre intérêt en vous envoyant des messages vagues où il est question d'amour et de

désir. Ils peuvent également vous envoyer des courriels où ils décrivent leur pays ou leur ville d'origine, descriptions qui sont évidemment invérifiables. Ainsi, vous restez « accroché » et vous continuez de payer pour utiliser le site Web du fraudeur.

Même sur un site légitime, vous pouvez être approché par un fraudeur. Il s'agit parfois de personnes qui prétendent avoir un parent très malade ou être désespérées (ces fraudeurs affirment souvent être originaires de Russie ou d'Europe de l'Est). Après vous avoir envoyé quelques messages, et parfois même une photo très convaincante, ils vous demandent (subtilement ou plus directement) de leur envoyer de l'argent. Certains fraudeurs essaieront même de vous rencontrer, dans l'espoir que vous leur donniez de l'argent ou des cadeaux. Ensuite, ils disparaissent dans la nature.

Dans d'autres cas, les fraudeurs vous envoient des fleurs ou de petits cadeaux afin de se rapprocher de vous et de devenir votre ami. Ensuite, ils vous parlent d'une forte somme d'argent qu'ils doivent transférer hors de leur pays ou qu'ils souhaitent partager avec vous. Ils vous demandent vos données bancaires ou de l'argent pour payer les frais administratifs requis pour libérer cette somme.

Un autre cas d'arnaque sur ces sites consiste aux femmes à se faire passer par des membres comme les autres, elles aguichent avec des photos sexy et sont en réalité des escort-girls qui a un moment ou un autre vont vous réclamer de l'argent pour « les aider » en échange d'un câlin… ou juste de leur « amitié »

La fraude aux actions binaires

Les options binaires sont comme un pari. Vous misez sur la hausse ou la baisse de la valeur d'un actif dans un délai très court et précis, par exemple dix minutes. À l'échéance, vous gagnez une somme déterminée à l'avance ou vous perdez toute votre mise.

À titre d'exemple, vous anticipez que dans les dix prochaines minutes, une action ou une devise gagnera de la valeur. Vous achetez alors sur ce titre une option binaire à la hausse pour la somme de 100 euros afin de profiter de cette éventualité. À l'échéance, si l'action ou la devise est à la

hausse comme vous l'aviez prévue, vous allez récupérer le montant investi, 100 eurs, plus la somme déterminée à l'avance (par exemple une prime de 80 %, soit 80 euros). Si vous avez tort et que le titre perd de la valeur, vous perdrez vos 100 euros. À long terme, ce type de produit ressemble étrangement à jouer au casino : vous perdrez.

Certains sites Web de transactions d'options binaires vous invitent à devenir négociateur. Ils peuvent vous offrir des transactions simulées avec des montants fictifs dont vous pourriez sortir gagnant. Ils affirment que vous ne pouvez pas perdre d'argent, que c'est sans risque et qu'ils vous rembourseront si vous perdez. La réalité pourrait être fort différente lorsque vous investirez avec votre véritable argent. En lisant les clauses en petits caractères, vous vous rendrez compte que vous pourriez perdre votre mise.

Les sites Web de transactions d'options binaires sont parfois associés à des approches frauduleuses, par exemple la manipulation de logiciels pour générer des transactions perdantes… au profit des fraudeurs. Pire : même dans le cas improbable où vous gagneriez de l'argent, vous pourriez avoir de la difficulté à obtenir vos sous. De plus, pour spéculer sur ce produit, vous devrez fournir des informations confidentielles qui pourraient servir au fraudeur à voler votre identité.

Plusieurs sites Web de transactions d'options binaires sont basés à l'étranger et ne détiennent pas de permis de l'Autorité des marchés financiers. Une fois votre argent transféré dans un autre pays, vos recours pour le récupérer en cas de problèmes sont très limités. L'Autorité tient d'ailleurs une liste des sites qui ne sont pas autorisés à offrir de tels produits et services d'investissement au Québec. Cette liste est mise à jour lorsque de nouveaux sites non autorisés sont portés à son attention.

Les investisseurs qui perdent de l'argent sur un site Web de transactions d'options binaires se font parfois contacter par la suite. Des personnes prétendent pouvoir les aider à récupérer leur mise contre rémunération ou

des frais d'ouverture de dossier. Il s'agit habituellement d'une stratégie que l'on appelle le « double dipping » ou le « recovery room » qu'utilisent les fraudeurs pour flouer de nouveau leurs victimes. Ne donnez jamais suite à une offre non sollicitée qui vous promet de récupérer les pertes que vous avez subies à la suite d'une fraude.

Et quand bien même vous parvenez à gagner, il est très souvent difficile de récupérer l'argent sur votre compte !

HACKING

UNE ATTAQUE INFORMATIQUE DE CASINO... avec un thermomètre !

Les pirates informatiques trouvent parfois des portes dérobées insoupçonnées pour s'attaquer à leurs proies. Les objets connectés sont une piste privilégiée, alerte la PDG de la société de cybersécurité Darktrace. Pas besoin de passer par la grande porte pour pirater avec panache. Plutôt que de s'attaquer de front à des systèmes informatiques sécurisés et sophistiqués d'un casino, des cybercriminels ont préféré passer par un thermomètre d'aquarium pour parvenir à leurs fins, a expliqué Nicole Eagan, PDG de la société de cybersécurité Darktrace, dans le cadre d'un événement organisé par le Wall Street Journal à Londres. « Les attaquants s'en sont servis pour mettre un pied dans le réseau, puis ils ont trouvé la base de données », a-t-elle déclaré, sans révéler l'identité du casino concerné ou donner plus de détails permettant d'en remonter la trace.

Le cas est loin d'être isolé, alerte la cheffe d'entreprise : « Il y a beaucoup d'objets connectés, des thermostats, des frigos, systèmes de climatisation, ou simplement des dispositifs comme Alexa [un assistant personnel développé par Amazon, NDLR] directement installés dans les bureaux, qui étendent la surface d'attaque (...) la plupart de ces attaques ne sont pas couvertes par les défenses traditionnelles ». Également présent lors de cet événement, l'ancien chef de l'agence de renseignements britannique GCHQ, Robert Hannigan, a convenu que les objets connectés posaient un problème croissant pour les entreprises et qu'une réglementation visant à imposer des normes de sécurité serait nécessaire pour pallier le problème. Les pirates profitent allègrement du manque de sécurité des nombreux objets connectés du marché. On en dénombrait ainsi près de 8,380 milliards en 2017, selon les estimations de Gartner. Des téléviseurs intelligents aux caméras de sécurité, en passant aux décodeurs numériques, capteurs électriques intelligents, la connectivité s'est installée sur les objets quotidiens des maisons comme des entreprises. Et faute de norme cohérente à l'échelle mondiale, ces appareils connectés constituent effectivement une porte d'entrée privilégiée par les hackers.

En octobre 2016 déjà, des caméras de surveillance avaient ainsi permis de paralyser une partie du Web mondial. De nombreux sites américains, comme Netflix, Twitter, Spotify, Amazon, Reddit ou eBay ont été rendus inaccessibles par une attaque informatique par déni de service sur la société américaine Dyn, un intermédiaire utilisé par de nombreuses entreprises du Web. Derrière ces attaques, un programme informatique appelé Mirai, capable de repérer des objets connectés mal protégés et de s'y infiltrer. Une fois infectée, la machine zombie était enrôlée dans un réseau (aussi appelé «botnet») et pouvait attaquer n'importe quelle cible choisie par la personne qui l'a piratée. Le créateur de Mirai a deoyus publié le code source de son programme en ligne, permettant à d'autres personnes de mener ce genre d'attaques. Ce mode opératoire a été plusieurs fois employé, notamment à l'encontre de l'hébergeur français OVH.

Ces attaques poussent néanmoins les autorités et les entreprises à réagir. La Commission européenne s'est saisie de l'enjeu de cybersécurité pour proposer de nouvelles normes en septembre dernier, et a annoncé de nombreuses mesures pour renforcer la sécurité des appareils connectés dès leur fabrication. Par ailleurs, la plupart des entreprises ont pour obligation légale de nommer une personne responsable de la sécurité des données, le Chief Data Officer, chargé de mettre en place toutes les mesures de sécurité au sein de son entreprise. Si celui-ci venait à manquer à certaines de ses obligations, les sanctions seraient particulièrement élevées : le nouveau règlement européen pour la protection des données personnelles prévoit ainsi jusqu'à 20 millions d'euros d'amende et 4% du chiffre d'affaires en cas de manquements constatés.

L’histoire du célèbre Hacker, Kevin Mitnick

Surnommé « The Darkside Hacker », Kevin Mitnick est l’un des premiers « hackers » de l’Histoire. Et si l’homme mène aujourd’hui une nouvelle vie repentie de consultant, reste qu’il a été l’ultime bête noire du FBI des années durant. Retour sur une vie digne des plus grands blockbusters hollywoodiens, parsemés de cyber-crimes et de cavales aussi habiles qu’impertinentes.

Kevin Mitnick. Pour beaucoup de geeks comme de néophytes, outre-Atlantique, l’homme est considéré comme « le plus célèbre pirate informatique du monde ». Excusez du peu, même si le « titre » reste officieux ! Aujourd’hui reconverti dans la cyber sécurité, l’Américain reste l’une des plus grandes figures de proue du hacking. C’est qu’il a pu s’introduire avec aisance et agilité dans les systèmes de sociétés comme Motorola, Nokia ou encore Sun Microsystems. Devenant dès lors l’objet d’une chasse à l’homme surmédiatisée, puisque cible numéro 1 du FBI.

Kevin Mitnick lors d'une conférence se tenant à Mexico en août 2010

C'est que Kevin Mitnick n'est pas un criminel ordinaire, et propose même une toute nouvelle vision du hacker à mille lieues du « profil type ». Enfant, Kevin est un amateur de tours de magie ainsi qu'un « nerd », un mordu d'informatique introverti. Adolescent, il construit seul des téléphones, le plus souvent pour organiser des traquenards où il piège gentiment ses petits camarades, aussi geeks que lui. Un jour, l'un de ses amis geeks lui propose de faire un tour au laboratoire informatique du lycée. À eux deux, ils parviennent à créer un programme simulant l'accès au portait informatique d'une banque. Plus qu'une rébellion adolescente, il s'agit ici pour Kevin Mitnick d'une manière parmi tant d'autres de tuer l'ennui et échapper à une morne réalité. Dans le documentaire *Pirates et geeks : La vie de Hacker de Kevin Mitnick* (toujours trouvable sur YouTube), l'homme désormais apaisé dit : « *J'avais beau enfreindre la loi, je ne me considérais pas comme un véritable criminel. À ce moment-là, j'ai compris que j'avais un problème. Le piratage me plaisait à cause de la montée d'adrénaline que l'on ressent quand on arrive à infiltrer un système. À trouver une faille de sécurité. Ou à accéder à des informations confidentielles.* »

Premiers larcins

Les choses s'accélèrent en 1980 lorsque le hacker, alors âgé de 17 ans, commet son premier gros coup. Il pénètre, toujours avec des amis, le prestigieux central téléphonique COSMOS (*COmputer System for Mainframe OperationS*) de Pacific Bell à Los Angeles. Il s'agit d'un centre informatique qui archive, entre autres, tous les appels téléphoniques. Le hacking est possible grâce au vol de plusieurs manuels confidentiels d'utilisation de centraux téléphoniques.

Dénoncé à la police par une petite amie mal éconduite, accusé de dégradation de données, l'adolescent écope de trois mois de détention en centre de redressement et une année de mise à l'épreuve. Une sanction qui se veut surtout exemplaire – on craint de possibles récidives, au regard de son potentiel — et qui aurait dû étouffer de futures envies d'infiltration de Kevin Mitnick. *A contrario*, l'homme développe une obsession, pour ne pas dire une addiction au piratage et poursuit sur cette dangereuse lancée où il deviendra la bête noire du FBI.

L'homme développe une obsession, pour ne pas dire une addiction au piratage

Dans sa ligne de mire, le laboratoire de recherche de Digital Equipment Corporation (DEC) à Palo Alto et plus précisément le code source du système d'exploitation VMS pour sa gamme d'ordinateurs d'alors, les VAX. Pour mieux y arriver, il compte sur une source interne, Lenny DiCicco, ami et employé du laboratoire. Erreur fatale : le complice est du genre susceptible, et quand ce dernier est la cible d'un énième mauvais canular du hacker, il décide de vendre la mèche à ses employeurs et au FBI. Avant de donner un faux rendez-vous à Mitnick, où deux agents n'attendent que de le cueillir. Il est alors accusé d'avoir volé plusieurs millions de dollars en logiciels. L'intéressé plaide coupable, certes, mais uniquement pour fraude informatique et possession illégale de codes d'accès pour appels longue distance. Cette fois-ci, le pirate fait un arrêt d'un an à la case prison.

Un ordinateur VAX 11/750 de la fin des années 80

À sa sortie, l'homme semble comme assagi, et se dégote même un poste de programmeur. Avant, quelques années plus tard, de changer de voie pour devenir… détective. Nous sommes alors en 1992, et le FBI apprend que son agence de détectives utilise illégalement une base de données commerciale possiblement issue du hack d'un ordinateur d'un opérateur télécom. Quelques mois plus tard, les autorités parviennent à obtenir un mandat d'arrêt, mais il est déjà trop tard : le pirate a mis les voiles. C'est alors le début d'une grande traque…

Ce remake en chair et en os du célèbre film *Attrape-moi si tu peux* galvanise les médias et le grand public. Et pour cause ! Le pirate, à présent fugitif, semble sans arrêt avoir un coup d'avance sur le FBI. Si bien qu'il est immédiatement soupçonné de contrôler à lui seul le réseau téléphonique californien et donc de pouvoir suivre les moindres faits et gestes des agents fédéraux à sa poursuite.

Au début des années 2000 sort le film Takedown (Cybertraque en France), retraçant la traque de Mitnick au milieu des années 90. Un film au demeurant assez mauvais.

Fait le plus intriguant de cette chasse à l'homme : pas un instant Mitnick ne songe à cesser ses activités, de se rendre ou de se concentrer sur sa fuite. C'est que l'individu est bien trop passionné pour s'autoriser un break ! Aussi, en 1994, le jour de Noël, il s'attaque aux données d'un expert en sécurité informatique japonais, Tsutomu Shimomura, stockée sur son serveur. Une attaque qui est entrée dans les annales de l'informatique du fait de son élégance et de sa simplicité et désormais connue sous le nom « d'Attaque de Mitnick ». Il déniche des centaines de documents et de logiciels (des documents sur les téléphones cellulaires qui lui serviront plus tard à brouiller sa piste), mais se fait aussi un nouvel ennemi redoutable, puisqu'après ce piratage, qu'il a pris personnellement, le Nippon ciblé décide de grossir les rangs du FBI.

La tâche n'est guère facile et Mitnick continue d'infiltrer les pare-feu des différents réseaux à l'instar de celui de Motorola. Mais la patience du FBI et de Shimomura finissent par payer et ils parviennent après des mois de recherches et de fausses pistes à localiser l'appartement du pirate, son QG dont il effectue tous ses crimes ou presque. Le 15 février 1995, ils se rendent à 2 heures du matin à son domicile et interpellent le hacker. Qui, selon la légende, n'aurait pas protesté, cherché à s'enfuir ou se défendre. A contrario, il aurait même déclaré, comme enchanté : « Salut Tsutomu ! Félicitations ! »

Jamais une peine aussi lourde pour un délit informatique n'avait encore été infligée

Il plaide coupable pour sept chefs d'accusation, dont intrusion de systèmes et vols de logiciels protégés envers les sociétés Motorola, Fujitsu et Sun Microsystems. Il est ainsi condamné à cinq années derrière les barreaux. Une grande première dans l'histoire judiciaire, puisque jamais une peine aussi lourde pour un délit informatique n'avait encore été infligée.

En 2000, il sort de prison, où il a été confiné à l'isolement pratiquement tout du long. Le sevrage est complexe pour ce passionné qui n'a pas pu accéder à internet depuis cinq ans. Cette peine est suivie d'une mise à l'épreuve restée célèbre car il n'avait initialement pas le droit de toucher un ordinateur ou tout autre objet lui permettant d'accéder à un réseau informatique comme un téléphone portable (chose rare à l'époque, mais d'ores et déjà possible) durant deux ans. Une désintoxication web forcée qui, au fil des années, l'entraîne vers une paisible reconversion dans la cyber sécurité, où il exerce en tant que consultant, mais aussi conférencier et auteur (L'Art de la Supercherie, c'est lui). Il effectue aujourd'hui des tests de piratage pour le compte des plus grandes sociétés du monde et donne également de nombreux cours aux organismes gouvernementaux.

Et enfin, les escroqueries dans le monde de la musique

La musique n’est pas en reste de son mot d’arnaques. Puisque la musique est pour certains, un business avant tout !

Le concert imaginaire de Daft Punk

De plus en plus rares, les concerts de Daft Punk ne doivent se rater sous aucun prétexte. Alors, quand un show du duo français a été annoncé en février 2009 dans un endroit secret de Shanghai, entre 2 000 et 5 000 personnes ont acheté leur billet à 57 euros. Sauf que le concert n’a jamais eu lieu. L’événement était une arnaque, et ses deux faux organisateurs, un Français et un Suisse, se sont envolés avec l’argent. Veridis Quo.

Le faux Beethoven japonais

C’est depuis Tokyo que le compositeur classique Mamoru Samuragochi a dupé tout un pays. Devenu célèbre dans les années 1990 pour une symphonie dédiée aux victimes d’Hiroshima, le musicien s’est fait surnommer le « Beethoven japonais », puisque comme l’Allemand, il est sourd. Enfin, supposément. En 2014, il fut en effet révélé que Samuragochi ne souffre que de légers problèmes d’audition et, en réalité, entend plutôt bien. Mais ce n’est pas tout : le garçon n’était même pas le créateur de ses morceaux ! Pendant une vingtaine d’années, il a en effet payé un professeur de piano pour imaginer ses compositions. « J’ai profondément honte d’avoir vécu dans le mensonge », déclarera par la suite le faux Beethoven nippon.

Les origines fantômes d’un groupe metal

Retour en Chine avec Ghost Bath, un groupe black métal de Chongqing, une ville du sud-ouest du pays. Dans la première moitié des années 2010, leur musique a commencé à se faire remarquer par la presse spécialisée américaine, heureuse de découvrir un nouvel étendard d’une « culture métal chinoise en pleine croissance » selon le site spécialisé Pitchfork. Sauf qu’en 2015, une journaliste a révélé la supercherie : les membres de Ghost Bath s’appellent Jamie, Dennis, Taylor et Donovan et sont de purs Américains. « Vu qu’on voulait garder nos origines inconnues, on a choisi un lieu d’une beauté immense », ont-ils tenté de se justifier.

Le groupe Milli Vanilli, l’arnaque du siècle

En matière d’escroquerie musicale, celle de Milli Vanilli est sûrement l’une des plus spectaculaires. À la fin des années 1980, ce duo allemand avait vendu 30 millions de singles et 14 millions d’albums dans le monde entier, empochant même un Grammy de « Meilleur Nouvel Artiste ». Une récompense que Milli Vanilli a finalement dû rendre.

Pourquoi ? Parce que fatigué de jouer la comédie, l'un des membres a révélé que le duo n'avait chanté aucune note sur leurs disques, laissant ce soin à des chanteurs plus talentueux, mais moins beaux.

Un titre inédit de Michael Jackson, vraiment ?

En parlant d'imposture vocale, celle-ci laisse un goût amer. À la suite de la mort de Michael Jackson, sa maison de disque a tout fait pour capitaliser sur son nom, raclant tous les tiroirs à la recherche de morceaux inédits. « Monster » et « Keep Your Head Up » font partie de ces titres posthumes, sauf que quelques années après leur publication, leur authenticité a été mise en doute : le chant serait celui d'un imitateur du King of Pop. Visé par un procès, le label a assuré ne pas être à l'origine de la possible imposture. Ce qui est une manière de reconnaître qu'il y en a eu une.

L'enfer dans les Bahamas

Procès judiciaire toujours avec le désormais fameux Fyre Festival, un événement qui promettait en avril 2017 trois jours de festivités paradisiaques dans une île déserte des Bahamas avec Blink-182, Migos ou encore Pusha-T à la programmation musicale. Malgré un orage survenu la veille du coup d'envoi, des centaines de festivaliers avaient fait le déplacement pour finalement se retrouver dans des tentes de fortune à manger des tartines de fromage au milieu de détritus et de chiens errants. Et sans musique. L'organisateur vient d'être condamné à six ans de prison.

Le rappeur masqué

MF Doom est l'un des rappeurs les plus célébrés des années 2000. Outre sa voix rauque et ses textes audacieux, l'artiste est également reconnaissable par le masque de super-vilain qu'il porte en permanence. Un accoutrement qui lui permet de se distinguer donc, mais aussi de parfois prendre sa soirée. Le rappeur a en effet été accusé à plusieurs reprises au fil des années d'envoyer un imposteur sur scène à sa place, convaincu que le masque ferait illusion. L'intéressé a toujours nié ces allégations, mais certaines vidéos sont plus que troublantes...

L'arnaque comme concept musical

En 1978 à San Francisco, le tout dernier concert des Sex Pistols a été une catastrophe. Toutes les sources s'accordent en effet à dire que le son était horrible, que Sid Vicious ne savait pas jouer de la basse et que le chanteur Johnny Rotten n'a pas arrêté de chahuter le public présent, concluant sa performance d'un « alors, ça fait quoi d'être arnaqué ? » Des derniers mots symboliques pour un groupe qui a potentiellement toujours été une arnaque, monté comme un projet marketing par un manager

omnipotent que les musiciens du groupe ont depuis souvent dénoncé. La grande escroquerie du rock & roll ? Il y en a eu d'autres, et des pires !

Des centaines de billets vendus, et personne dans le public

C'est l'histoire la plus folle de l'année. À l'automne dernier, un groupe de metal américain du nom de Threatin' a joué devant plusieurs salles vides du Royaume-Uni, alors que des centaines de fans avaient supposément pris leur place. Interloqués, ceux-ci ont alors découvert que tout chez Threatin' était faux, de leur boîte de management à leurs likes sur Facebook, en passant par une interview Youtube montée de toutes pièces. Cette mascarade a fait le buzz, ce qui aurait été le but même de cette tournée fantôme qui coûta au leader du groupe des milliers d'euros : « J'ai fait quelque chose pour attirer l'attention », a-t-il expliqué.

Les fausses playlists bulgares

« Soulful Music » et « Soul From the Heart » désignaient deux playlists disponibles sur Spotify. Des titres simples et aguicheurs qui cachaient un mensonge : leurs centaines de morceaux d'artistes inconnus provenaient en fait d'un même homme, un Bulgare qui, en créant plus de mille comptes payants tâchés de lire en continu ses playlists, a réussi à les amener un instant dans le top des playlists les plus écoutées du monde, pour un possible gain de 300 000 dollars par playlist. Une supercherie parfaitement légale par ailleurs, mais qui pose la question de la véracité des chiffres de stream dans l'industrie musicale en général...

FIN